

Ysiaka Anam, Et ma langue se mit à danser, éditions La Cheminante, 2017.

Par Micheline Mehanna.

Z D V C K R Y H E I F G O N B J U M S L Q P X A T W

Et ma langue se mit à danser est un récit bouleversant de pudeur et de poésie. Un récit sur l'exil, la langue, l'identité et la honte. Un récit singulier, écrit à la première personne mais qui a d'emblée une portée universelle. Ysiaka Anam est un pseudonyme et le Pays Natal n'est jamais nommé. C'est un pays sans nom. On sait juste qu'il se situe quelque part en Afrique. L'histoire de l'Afrique se mêle à l'histoire familiale. L'Afrique devient la métaphore de l'exil et ce choix fait la force de ce récit. C'est ce qui en fait, malgré la singularité de l'histoire de l'auteure, malgré la couleur « noire-paillasse » de cette petite fille, le Pays Natal de tous les exilés, de tous les hommes et de toutes les femmes qui ont quitté un jour leur Pays Natal et qui se trouvent à la fois ici et là-bas, suspendus dans cet entre-deux, ne sachant pas s'il faut pencher d'un côté ou de l'autre, ne sachant pas comment concilier deux mondes que tout sépare et qui se retrouvent pétrifiés sur la ligne de démarcation en ayant perdu leur langue, c'est-à-dire, tous leurs repères, et qui ont le vertige à force de passer de l'étrangeté à la familiarité. Ce récit parle la langue de l'exilé, une fois, surmontés le silence et la solitude. Ysiaka Anama a cherché cette langue pour nous et elle l'a trouvée. Et cette langue, elle l'a rend aux exilés qui l'ont perdue et qui se retrouvent condamnés au silence. Ce récit, c'est un cadeau précieux qu'elle nous fait. Un geste d'une immense générosité. Cette langue, c'est la langue poétique. Ce sont les contes et les métaphores qui traversent ce récit et qui nous permettent de sortir de la solitude de l'exil. *Et ma langue se mit à danser* est un récit initiatique qui permet de retrouver sa langue, de retrouver la mémoire et la vie, de retrouver le jeu. Un récit qui permet de se réconcilier et d'être en paix avec l'ombre de cet « enfant hirsute », de « revenir vers elle », « d'affronter son regard », de « lui tenir la main », de « converser avec elle », de « l'accueillir », de « la bercer ».

La question de la différence comme difformité rencontre la honte. Cette petite fille qui « a un peu honte de ce qu'ils sont elle et sa famille. Elle a honte d'elle exactement comme elle a honte d'eux ». « Je sais que je lui salis la peau à cette petite fille noire, à la coller comme ça avec mon regard de honte. J'aimerais pouvoir l'accueillir à côté de moi avec toute la considération qu'elle

mériterait ». La solitude paraît dès lors la seule issue pour contrer « la dissolution de mon étrangeté », pour préserver un temps de « l'intranquillité intérieure », de « l'inconfort social », de « l'impossible fonte dans un groupe », de ce « mal-aise » d'appartenir à cette couleur noire et de ne pas y appartenir « assez bien ». Le sentiment d'être « entre deux langues », la « langue maternelle » et « la seconde » et de « flotter » entre les deux. « Peut-être n'y a-t-il rien de plus affolant que de voir disparaître sa langue. C'est perdre un chez soi. Peut-être est-ce cela, être seul avec sa langue. Je m'interroge encore sur l'exil. N'est-ce pas seulement une manière de se retrouver, pour toujours, à côté de soi ? ». Avec un mandat dans la poche, dans « la doublure de nos vêtements », mandat conçu « par nos pères, par nos mères » pour « conjurer leur peur de ne plus se reconnaître un jour dans leurs enfants, et dans les enfants de leurs enfants » et qui fait cette demande impossible : « ne deviens pas comme eux ». Ce mandat est « une machine à folie ». Certains refusent de trahir le premier camp, d'autres choisissent de « s'évader pour se réfugier dans l'autre camp » et « il y a aussi ceux qui sont restés à côté, hors-jeu, ou sur la ligne de démarcation ».

Un conte, le conte de Nama à la recherche de la langue perdue de son enfant et un rêve, le rêve de Maana à la recherche de la langue de son père, illustrent cette question cruciale de la perte de la langue car « sans parole on ne grandit pas ». A une époque lointaine, raconte Ysiaka Anam, une femme qu'on appelait Nama, avait décidé de partir à la recherche de la langue de son enfant. La « petite avait cessé de parler » « sans que personne ne sache pourquoi ». Elle était devenue la petite « dont la langue s'était perdue ». Après des années de silence, Nama était partie à la recherche de la langue de son enfant. « Car ce qui se perd, c'est pour être retrouvé ». Nama retrouve la langue et lui demande pourquoi elle est partie. « Je suis partie » répond la langue « car un jour la honte est arrivée. La honte de ne pas me sentir à la hauteur de la langue de mes parents ». La langue poursuit : « c'est ainsi que je me suis perdue. C'est ainsi que ce sont perdues les langues d'autres enfants égarés entre ces deux terres ». Dans son rêve Maana avait décidé de partir à la recherche de la langue de son père qui lui aussi comme la petite avait perdu sa langue. Un père dont on ne connaît pas grand-chose de son enfance. L'auteure lui demande un jour de quoi était mort son père. Il répond « on m'a dit qu'il a eu très mal au ventre. Et puis il est mort ». Ces paroles font écho avec ce mal de ventre quelques pages auparavant, ventre qui n'a « pas digéré ».

D'où la crainte de perdre sa langue, « comme on dit d'un enfant qu'il a perdu sa langue ». Cette langue « qui permet de dire le monde pour lui donner consistance et sens ». Cette perte de la langue qui nous plonge dans les « brouillards qui créent l'errance », une « intranquillité

permanente » et des « dépressions ». L'auteure évoque la violence de certaines histoires, « un exil indicible et impartageable » qui peut faire perdre la capacité de parler.

Puis, vient le temps de la mémoire retrouvée. La mémoire collective qui s'entremêle avec les fils de l'histoire intime. Les morceaux se rassemblent grâce à la couture et à l'écriture. Avec l'intuition qu'un fil relie ces fragments. La bobine perdue dans le brouillard est retrouvée « quelque part dans une armoire » et les morceaux commencent par s'assembler. « Alors je me suis mise à la couture vraiment. Alors je couds et j'écris ; j'écris et je couds, dans un même mouvement ». Pas encore « de pièce unique où tout tiendrait parfaitement ensemble. Mais j'apprends à rassembler les fragments ».

Ce récit se clôt par cette histoire de l'Homme et l'Enfant qui marchaient depuis un temps incertain côte à côte et qui réapprennent leur langue. Ils ne savaient pas quelle terre accueillait leurs pas. Les choses n'avaient pas de nom. « La mémoire avait été enterrée avant de partir ». Sans mémoire pour la supporter, l'absence était synonyme de disparition. Et puis la vie reprit ses droits. « Les choses revenaient chacune avec son nom. Les mots sortaient de l'imposant oubli. Et avec eux, la mémoire revenait par bribes. L'Homme et l'Enfant commencèrent à se rappeler. De la vie. Des choses d'avant. Un jour ils retrouvèrent d'autres Hommes, ils réapprendraient leur langue ». « Les rêves reviendraient aussi, avec le retour sur la terre de ceux qui se souviennent ».

Ce récit nous transporte avec beaucoup d'émotions dans un monde onirique. Le conte, le rêve, les métaphores permettent de dire l'exil, de sortir du silence et de la solitude de cette traversée. La poésie d'Ysiaka Anam nous invite à habiter notre corps, à nous réconcilier avec nous-mêmes et à rassembler les fragments épars de notre histoire dans un mouvement où la vie reprend ses droits. Au fil de la lecture, les lettres de l'alphabet se mettent elles aussi à danser...